

14 MYRTHO

ETE 2023



**En ce qui passe
est l'éternel**

**Jean-Vincent
Verdonnet**

SOUS LE SIGNE DE JEAN VINCENT VERDONNET

Une aile à regret dans le soir
est venue frôler l'herbe rase
où l'espoir a joué
ses mazots ses gentianes

Seule émiette une girouette
son pain dur
aux galets d'une cour

Mais demain
à l'appel des pierriers
l'aube aux aires peut renaître
et les bouleaux iront
aux doigts de la rivière
brûler un encens vert

J. V. Verdonnet

*Jean-Vincent Verdonnet est né le 19 avril 1923 à
Bossey (Haute-Savoie).
2023 est donc l'année de son centenaire.
Ce numéro de Myrtho lui est dédié.*

Marcel Maillet

EDITO

*Hommage à Jean-Vincent Verdonnet...
hommage au poète...
aux poètes.*

J'ai choisi de le faire en commentant quelques réflexions tirées du dernier livre de Cassingena-Trévedy : « Propos d'altitude » paru en octobre dernier chez Albin Michel.

Frère Cassingena Trévedy fut moine à l'abbaye de Ligugé, celle qui en son temps accueillit François Rabelais. Il est actuellement ermite dans les montagnes du Cantal.

La poésie développe en nous son espace par accrescences infimes : toute beauté saluée conduit sur le seuil d'une autre beauté. L'on ne peut être poète que quotidiennement, avec tout ce que cela signifie de grâce et d'exercice. (p. 86)

« L'on ne peut être poète que quotidiennement. » On n'est pas poète à temps partiel ; on ne devient pas poète chaque fois qu'on s'installe à sa table pour écrire.

La démarche poétique suppose une attention constante au monde qui nous entoure, une ouverture à l'univers visible et invisible ; le poète n'écrit guère sur commande ou s'il le fait, il est peu probable que l'œuvre atteigne une véritable plénitude ; elle restera passagère et probablement, à quelques exceptions près, perdra rapidement l'essentiel de son intérêt. L'œuvre poétique, même si elle est courte, même si elle jaillit d'un coup, suppose une longue période de maturation, parfois plusieurs années.

*

De l'écriture comme voie de sainteté – il peut y avoir tout l'exercice d'une vertu cardinale – la justice – dans ce soin que l'on met à ne rien dire qui ne soit exact, et dans celui que l'on met, de surcroît, à chercher longtemps les mots exacts pour le dire. (p . 82)

S'agissant du choix des mots, je ne parlerais pas de « justice » ; je lui préférerais le terme de « justesse », plus simple et dépourvu de toute connotation vertueuse. Il n'en reste pas moins que le poète cherche - doit chercher - le mot juste. C'est un travail difficile, mais qui donne à l'écriture tout son prix ; c'est aussi un plaisir !

Certains cherchent à « faire joli » ; c'est, je crois, une erreur. Le joli s'il n'est pas vrai risque de n'être qu'un brillant factice. La recherche du mot juste me paraît plus difficile en poésie qu'en prose. Le prosateur ne se soucie que du sens : le mot doit correspondre à ce qu'il veut exprimer ; la préoccupation est la même pour le poète, mais il doit veiller également à ce que les sonorités et la mesure du mot – le nombre de syllabes – s'accordent avec la tonalité et le rythme de la phrase, qui, eux aussi, doivent correspondre au sentiment exprimé.

*

Chercher le mot propre est un exercice de piété : l'on peut y consacrer une vie entière. C'est par l'hommage d'une nomination exacte que commence la religion du réel, sans laquelle toute autre religion ne serait que désinvolture. (p. 202)

Cassingena Trévedy est religieux et, dans ce paragraphe comme dans le précédent, le champ lexical des mots utilisés relève de la religion ; cela peut surprendre, mais il est vrai que, dans la lente maturation d'une œuvre poétique, il y a une démarche spirituelle, une méditation, une ruminati on proche de celle que cultive sans doute le moine ou l'ermite – pas le prêtre, trop actif, trop impliqué dans le temporel.

*

Le poète confectionne son poème comme l'enfant confectionne un bateau. Tout simplement pour qu'il parte, pour qu'il marche, pour qu'il aille à la bonne fortune de mer. Lors même que l'esquif n'aurait d'autre cargaison que l'expression du désespoir, il a toujours pour voile un acte de foi . (p 197)

La dernière phrase me rappelle le vers de Musset : « Les chants désespérés sont les chants les plus beaux. »

*

Plus que maintes idées reçues, plus que maintes idées apprises, plus que les convictions nécessairement embrassées, les paysages – quelques paysages – sont les véritables idées directrices de notre vie : les horizons aimés ont l'attrait d'un aimant.

Le paysage est un élément essentiel de la poésie de Verdonnet (voir ci-après La rubrique « mes poètes de cœur ») .

Je ne sais si les paysages ont été « les véritables idées directrices de sa vie » mais ils ont, sans conteste, constitué les forces vives de sa poésie.

*

Soit qu'on le vénère, soit qu'on le méprise, et non sans qu'il ait donné lui-même matière à pareilles imaginations, l'on a fait depuis longtemps du poète un malade. Il y a là erreur : de tous les êtres, c'est le mieux portant.

Cette affirmation me plaît. Je ne la commente pas !... si ce n'est pour remarquer qu'elle est totale contradiction avec l'affirmation de Rimbaud pour qui « le poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens » et par là « devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, - et le suprême Savant » (lettre à Demeny du 15 mai 1871)

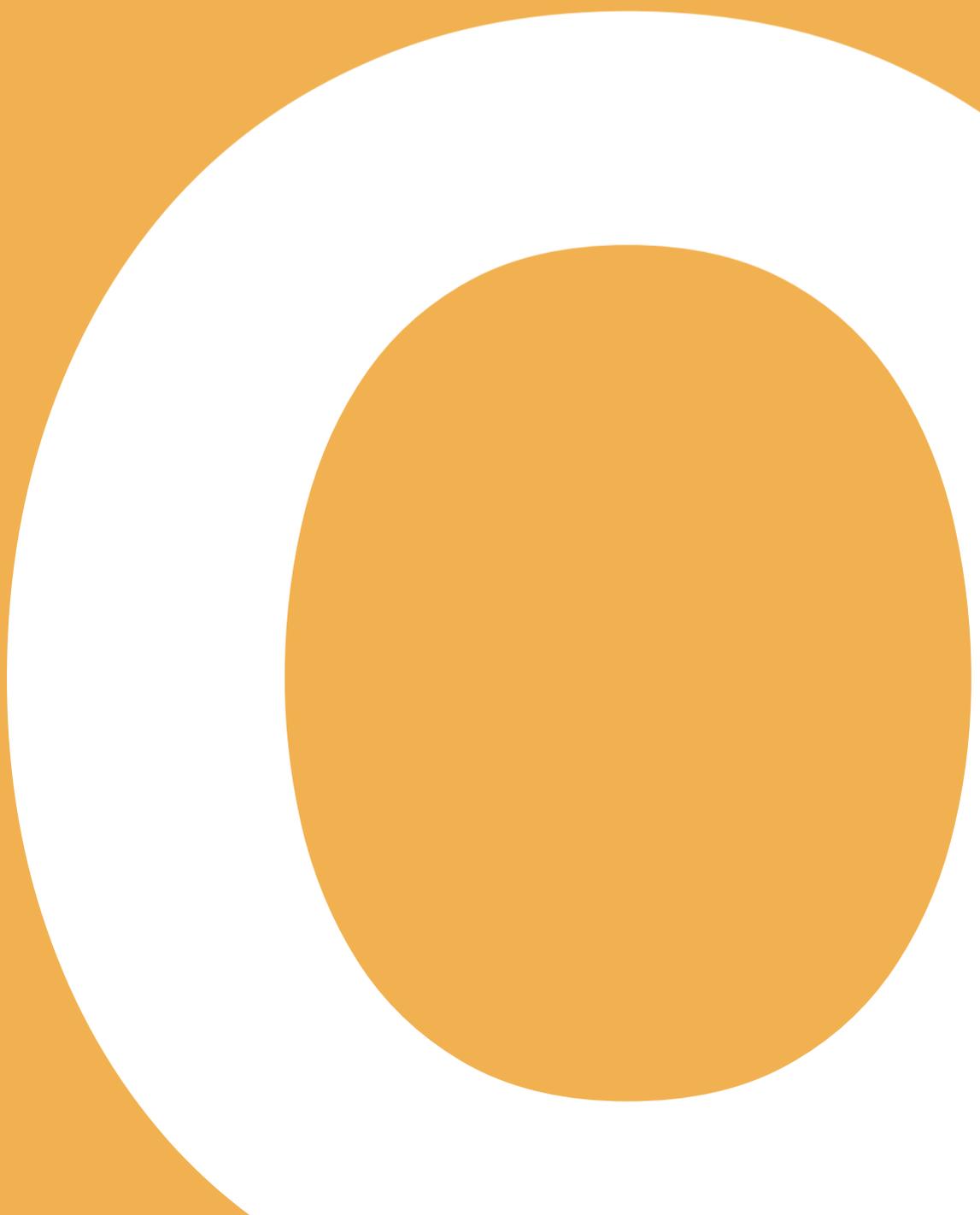
...à moins que la maladie ne soit la réelle mieux-portance ! Ce serait paradoxal, mais...

Marcel Maillet

LES PAGES CLASSIQUES

Car en dépit de tout ce qui s'insurge autour de nous et en nous pour l'offusquer, la nier, voire la détruire, il n'est qu'une seule étoile polaire susceptible d'organiser cet ensemble provisoire et d'orienter notre navigation à l'estime, et cette étoile inaltérable est la beauté.

François Cassingena Trévedy



Beaux jours

Pour la beauté du corps humain, hurrah !

Condamné à l'immobilité, j'ai suivi sur petit écran les différentes phases des compétitions olympiques. Le corps délabré, ne croyez pas que j'en ai tiré amertume, envie ou tristesse. Tout au contraire, un sentiment de joyeuse fraternité m'a saisi. Un malade ne jalouse pas les hommes et les femmes dans la plénitude de leur santé et de leur vigueur. Tout au contraire, il s'en réjouit et s'en exalte.

Comment ne pas admirer les coureurs abyssins dans les dix mille mètres, broussards des hauts plateaux au cuir noir et luisant, souples, acharnés, grands seigneurs d'une Afrique trop longtemps humiliée ? Et que dire de ces nageurs scandinaves, de leur splendeur tranquille ? Je les ai imaginés dans leur pays, brassant l'eau claire des lacs. Elle n'était pas moins belle cette jeune italienne*, à l'épreuve du saut en hauteur, féline, élastique, franchissant d'un coup de rein imparable la barre vertigineuse, sur le dos, comme dans le vol d'un oiseau rieur. Splendeur, énergie, harmonie ! J'ai moins apprécié les avantageuses Prussiennes* engagées dans le lancer du poids. Quels monuments ! Des portes de Brandebourg...

Il me semble que le véritable olympisme ne peut se passer d'une certaine esthétique . A cet égard, certains haltérophiles m'ont paru indécents. Si le sport doit conduire à une telle exposition de barbaque, autant aller à la boucherie du coin admirer des quartiers de charolais.

Ce ne furent là que les quelques fausses notes d'un concert admirable.

Oui, pour la beauté du corps humain, hurrah !

8-VIII-80

Xavier Grall dans Les vents m'ont dit

** j'ai plaisir à savoir que j'ai partagé avec Xavier Grall la même émotion esthétique en voyant évoluer Sara Simeoni, championne olympique de saut en hauteur ; dans mon for intérieur je l'appelais « la Simeoni », comme on dit « la Callas », l'unique.*

D'autres championnes possédaient la même grâce, aérienne, quasi surnaturelle : les patineuses Katarina Witt et Irina Moïseïeva – un oiseau sur la glace, aux ailes éployées -, la sprinteuse américaine Florence Griffith et la jamaïcaine Marlène Ottey, ou encore la gymnaste russe Lyudmilla Turishcheva.

**Xavier Grall n'est pas gentil avec nos cousines germanes : les lanceuses de poids de toute nationalité sont en général massives et ... kolossales ; dans cette discipline, la corpulence n'est pas une spécialité prussienne !*

Beauté perdue comme une graine, livrée aux vents, aux orages, ne faisant nul bruit, souvent perdue, toujours détruite ; mais elle persiste à fleurir, au hasard, ici, là, nourrie par l'ombre, par la terre funèbre, accueillie par la profondeur. Légère, frêle, presque invisible, apparemment sans force exposée, abandonnée, livrée, obéissante elle se lie à la chose lourde, immobile ; et une fleur s'ouvre au versant des montagnes. Cela est. Cela persiste contre le bruit, la sottise, tenace parmi le sang et la malédiction, dans la vie impossible à assumer, à vivre ; ainsi, l'esprit circule en dépit de tout, et nécessairement dérisoire, non payé, non probant. Ainsi faut-il poursuivre, disséminer, risquer des mots, leur donner juste le poids voulu, ne jamais cesser jusqu'à la fin - contre, toujours contre soi et le monde, avant d'en arriver à dépasser l'opposition, justement à travers les mots - qui passent la limite, le mur, qui traversent, franchissent, ouvrent, et finalement parfois triomphent en parfum, en couleur - un instant seulement, un instant. A cela du moins je me raccroche, disant ce presque rien, ou disant seulement que je vais le dire, ce qui est encore un mouvement positif, meilleur que l'immobilité ou le mouvement de recul, de refus, de reniement. Le feu, le coq, l'aube : saint Pierre. De cela je me souviens. A la fin de la nuit, quand le feu brûle encore dans la chambre, et dehors se lève le jour et le coq chante, comme le chant même du feu s'arrachant à la nuit, « Et il pleura amèrement. » Feu et larmes, aube et larmes.

Philippe Jaccottet dans La semaison (notes de carnet)

J'écris, c'est une façon de ne rien faire. Je me tais. Je regarde ce qui s'en va vers le noir. Comment aller dans la fadeur de toute langue, dans la nuit de chaque jour ? Une aide parfois survient. Elle vient à notre insu, comme à l'insu de ce qui la prodigue. Elle nous est donnée par la beauté qui passe et meurt dans le passage. Comme un espace ouvert par la foudre. Comme une île de lumière au milieu des eaux noires. Nous n'aurons jamais d'autre secours que celui-là, que cette beauté qui nous éclaire en nous précipitant dans une nuit plus grande encore. J'écris, je ne fais rien. J'aime cette vie-là, pauvre en événements. Ce retrait fait place nette, et ce qui peut sembler austère n'est que la disposition de toutes choses - pensées, fruits et encre - en vue de la plus grande abondance qui soit. Je bois un café, pour la brûlure de la tasse entre les doigts. Je regarde une peinture, pour le silence. J'attends, mais ce n'est pas pour attendre. Je me tais, je ne fais rien, et dans ce rien d'une soirée, j'apprends lentement à nommer ce qui me comble et m'échappe : l'émerveillement d'une petite feuille verte, égarée dans la crue des lumières.

Christian Bobin dans Le Huitième jour de la semaine.

Aube miraculeuse

Aube radieuse au plein été
Couleurs d'un paradis sans forfanterie
Du bleu des verts l'or du soleil sur le feuillage
Qu'un vent tiède fait bruisser
Un croissant de lune pâle
Discrète désemparée comme si elle regrettait
De devoir m'abandonner
Des oiseaux chantent le bonheur d'exister
Au naturel écoliers buissonniers
Des papillons jaunes divaguent innocemment
Rien ne leur pèse ils habitent une éternité
Que l'éphémère ne saurait endeuiller
Sur l'étang nénuphars roses et blancs
Rien ne leur coûte de se pavaner
Moi ça me coûte d'exister
De ce paradis je suis le créateur
Peintre chorégraphe musicien du bonheur
C'est lourd pour un seul cœur
Aube miraculeuse d'un été
Qui peut-être sera mon dernier

Denis Tillinac dans Sur le pont des regrets

Merci Yvonne (clin d'œil)

MES POETES DE COEUR

Le paysage dans la poésie de Jean-Vincent Verdonnet

Présentation faite lors de la remise du Prix Verdonnet à Vétraz-Monthoux, le 29 octobre 2022.

Pour entrer dans la poésie de Jean-Vincent Verdonnet, il peut être intéressant d'observer les citations qu'il place en exergue de ses recueils. Ainsi ce passage de Jean Joubert en tête de « Dernier fagot » : « J'ai toujours pensé qu'un lien secret unit l'homme au paysage... Ce qu'il recherche est imprescriptible, une complicité, un épanouissement, une osmose, quelquefois sa mort. » Je ne développerai pas les différents éléments de cette citation, mais il est vrai que le paysage est à la source d'une grande partie de la poésie de Verdonnet et l'on peut effectivement parler d'« osmose » lorsqu'il écrit :

**L'orgue du monde ne joue
que si le monde souffle en toi**

ou encore ce poème tiré du recueil « Le fugitif éclat de l'être »

**Entre lumière et clair obscur
C'est le brin d'herbe qui palpite
l'ardoise apprivoisée d'un toit
le frisson d'eau
cette pierre
En eux quelque chose s'anime de toi-même part inconnue
Elle attendait que tu la voies**

Ce lien , cette osmose, entre le poète et la nature s'est tissé dès l'enfance, comme il le dit dans cet autre poème tiré de « Droit d'asile ».

**L'étang n'a pas pris une ride
Voici le gamin que tu fus
Entre ses pieds et les racines
d'un saule l'échange reprend
Il n'y a pas de fin d'un règne à l'autre**

Deux autres citations placées en exergue du recueil «Ce battement de la parole » ; la première du poète mauricien Malcolm de Chazal : « Je donne à toute forme de vie corps et visage humains afin de lui faire révéler son secret » ; la seconde de Jean Mambrino : « De même que les choses ont une âme, les esprits sont irrigués par les sèves et les sucs de la terre. ». Pour le poète la nature est donc un être vivant pourvu d'une âme qui nous parle et qu'il peut interroger pour en connaître les secrets. Première strophe d'un poème tiré de « Jours déchaux ».

**Quel sens peut être retenu
de la lecture de ce monde
de la poussière des messages dont le ciel étoilé fourmille**

Du même recueil

**Hier s'est éveillé le monde
parmi les trésors d'une enfance
et c'est le coucou comme alors
qui saupoudre au fond de ce bois
l'aile maternelle du soir
Un rire qu'on n'attendait plus
grelotte dans le galetas
Tu veux encore interroger
ce frémissement dans les arbres
qui ne t'aura jamais lassé
il ressemble à la mer là-bas
la première fois qu'on l'entend
Prodigue de retour après
les rencontres et les épreuves
tu sais que tu repartiras
vers l'aube ou vagit la présence
la transparence qui dépouille
et s'annonce au loin sur les eaux**

Tiré du recueil « le fugitif éclat de l'être » :

**Toute la campagne à l'écoute
de ce que dit en s'égouttant
au large du temps une branche
sur fond de ciel sombre en dérive
au déclin d'octobre et du jour
quand luit parfois l'étain de l'Arve
courrier de l'arrière-saison**

Du même recueil :

**L'épervier qu'affamait le bleu
est lourd du soleil qui succombe
Quand l'ombre et l'eau se rejoindront
sur le sable et le feu des lèvres
la boule de cristal du chant
d'un merle dira l'avenir**

Au religieux déchaux qui s'interroge:

**De très loin à sa longue attente
c'est l'or du tremble qui répond
d'une manière imperceptible**

Et ce texte court:

**Le miracle initiant ta quête
serait que le soleil te parle
comme il le fait à un ruisseau**

Une branche, la rivière d'Arve, le chant du merle, le tremble, le soleil parlent ; la nature parle et le poète l'interroge dans l'espoir qu'elle délivrera son secret. Or le terme « secret » a la même origine que l'adjectif « sacré » et cette observation m'amène à évoquer la dimension mystique de la poésie de Jean-Vincent Verdonnet. Est sacré ce qui est secret, ce que l'on ne peut toucher, ce que l'on ne peut voir, ce qui pour nous reste mystérieux ; or la poésie de Verdonnet met précisément en évidence le mystère ; ainsi ce poème évoquant le Léman.

**Des mains agitent encore
leurs rameaux de rêve dans la gravitation
d'un jour à circoncire
L'aube lisse ses orbes nouveau-nés
au flanc des barques
pressant des ondes
qu'elles ne sauraient posséder
Impalpable une transhumance
et la quête mais de quel graal
élargissent à l'infini
les premiers cris de la mouette**

Dans « Droit d'asile » :

**Lorsque s'obscurcit le couchant
à l'être s'entrouvre l'immense
Le mystère prend sa revanche**

Le mystère peut prendre, comme chez d'autres poètes qui suivent une démarche similaire, l'apparence de ce qu'il appelle, faute d'autre mot sans doute, « l'invisible ». Trois textes tirés du recueil intitulé « Le fugitif éclat de l'être » :

**Avant que les heures ne versent
en un long charroi de senteurs
aux ornières du crépuscule
de tout ce qui vint et s'en va
des gestes qui se perpétuent
du repos qui n'existe guère
des souffles qui passent encore
sur les friches de la mémoire
une étincelle de beauté
se ressourçant à cette terre
a dit le lien avec l'ici
que ne saurait rompre la mort
L'invisible qui te pénètre
et son mutisme ont-ils un nom
et dans le fond de quel abîme
Quelle chair vêtirait ces ombres
Dont l'effroi revient puis se perd**

**Tourne la noria du ciel
gorgé d'ocre et de violet
Quel invisible errant approche
faisant choir les fruits les plus mûrs
et marque silence et instant
de son empreinte indélébile**

**Braise et parole se font rares
le temps chaque jour plus étroit
menant du doute à l'espérance
Mais dans le champ de la lumière
l'invisible est parfois si proche
qu'il peut transfigurer nos ruines**

La première strophe d'un poème tiré de « Ce battement de la parole » :

**Septembre achève son périple
il range le sextant les cartes
A chacun de ses mouvements
la feuille répète inlassable
l'empreinte qu'une main laissa
sur le carreau de l'invisible**

J'observe que parfois Verdonnet utilise d'autres mots comme « l'indicible » ou l'immense ». Le secret, le sacré c'est le mystère, l'invisible, mais c'est aussi l'immense et l'immense pleinement élargi c'est l'éternité, un thème constant dans sa poésie.. Ainsi dans une autre évocation du Léman : « Léman nocturne ».

**Dans l'eau du lac, cette lueur
elle insiste pour te convaincre
qu'une dérive t'associe
à son dessein de découverte
des lieux que hante l'éternel
dans son incessant va et vient
d'une rive à l'autre du temps
trouant l'espace qu'indiffère
cet inlassable empiètement
sur son royaume indivisible**

L'éternité également dans ce tableau rapporté d'Ecosse :

**Dominé par la cathédrale un cloître
et ses tombes pérennes
Tissé de la laine du temps
le songe lent d'une rivière
une pelouse douce au pied
des arbres dont la majesté
a pour confident le grand âge
Le temps s'attarde dans l'enceinte
avec tant de complicité
que l'esprit insensiblement
à travers un chant de chorale
accède à cette entrevision
d'une éternité rencontrée
au cœur battant du paysage**

Le paysage est donc bien au cœur de la poésie de Jean-Vincent Verdonnet ; mais ce n'est pas un simple décor, encore moins la peinture d'une nature morte. La nature est vivante et lorsque le poète l'interroge pour en connaître les secrets, c'est sur soi-même, et par son intermédiaire, sur nous-mêmes qu'il s'interroge, puisque pour reprendre la citation de Jean Joubert « un lien secret unit l'homme au paysage ».

Marcel Maillet

Autres textes de Jean-Vincent Verdonnet

**Le crépuscule sur la rive
a voulu prolonger sa halte
mais le gué se fait plus étroit
qu'emprunte yeux bandés la durée**

**A regret cette heure abandonne
un grain où l'éternité germe,
sa parcelle de vérité
sous le ciel qu'assombrit l'orage
dévoilant son dernier complot**

**Une voix derrière les choses
ou plutôt un souffle voudrait
que ne se creuse plus l'absence
Quelles épaves
laisse un naufrage
d'instant qui n'ont rien révélé**

**De la nuit dont tu vins à celle
où torche en main Caron t'attend

qui sait ce qui t'aura guidé**

Les épaules du Rhône emportent
le poids du siècle un requiem
La voix des eaux parviendrait-elle
à ceux qui n'ont plus d'exigences
mais dont l'oreille peut entendre
à travers le granit des tombes
l'appel renouvelé des larmes

Dans les allées

 qui donc s'attarde
Le choral des oiseaux se tait
avec la grille qui naguère
éveillait en l'aubier du cœur
cet instinct fou d'une évasion
de soi-même pour se survivre

Tu sais qu'il est vain d'espérer
la résurrection d'un éden
son mirage n'offre pas même
l'or des ailes d'un papillon

Jusqu'à quand auras-tu l'usage
de ces mots où ne se retrouve
que sang à l'encre mélangé

Vacillant au soir de la vie
comme un charme sous le vent dur
de la tempête galopant
au-dessus des toits de jadis
il te reste le souvenir
des notes limpides du merle
à chaque aube dans le jardin
où rêve invisible celui
qui revient comme un lent refrain
sur son parcours d'apaisement

Jean Vincent Verdonnet

RÉFLEXIONS SUR LA POÉSIE

R

Le livre de Bourbon-Busset « La nature est un talisman » se présente comme un journal alimenté par les réflexions que suscitent les événements du quotidien. Certaines touchent à l'art et à la poésie ; l'une d'entre elles a plus particulièrement retenu mon attention : « Parmi les artistes, il y a ceux qui cherchent l'effet, ceux qui cherchent un certain effet, ceux qui cherchent pour chercher, ceux qui cherchent pour trouver ».

Si je limite cette réflexion au strict domaine de la poésie, seule la troisième de ces quatre catégories me paraît pertinente.

Le poète qui chercherait « l'effet » ou « un certain effet » se détournerait, me semble-t-il, de l'un des objectifs essentiels de la poésie : la recherche du vrai. Dans deux des affirmations rapportées ci-dessus (voir l'édito) Cassingéna-Trévedy insiste sur « le soin » que met le poète « à ne rien dire qui ne soit exact ». Le poète cherche le mot juste qui lui permet d'être vrai. La recherche de l'effet me semble l'exact contraire de cette priorité accordée à la justesse. Certes l'effet donne du brillant à l'expression mais il tue le vrai.

Je ne crois pas non plus que le poète cherche pour trouver. C'est l'apanage du chercheur, du savant que de chercher pour trouver. C'est en allant de découverte en découverte que les savants font progresser la science dans ses divers domaines. Or la quête du poète se situe hors du domaine scientifique. Il s'agit d'une quête spirituelle, d'une quête d'absolu. Et le poète sait qu'il n'atteindra jamais cet objectif. Dans sa lettre à Demeny datée du 15 mai 1871 Rimbaud affirme que le poète « se fait voyant » et qu'il devient « le suprême Savant ». Mais, quatre ans plus tard, après avoir remis à Verlaine le manuscrit des « Illuminations », en 1875 - il a vingt ans -, il n'écrit plus et ne parlera plus de poésie. Ne serait-ce pas qu'il s'était trompé de diagnostic ?

La quête du poète est une quête sans issue et il le sait C'est son honneur que de « chercher pour chercher ».

*La brume ce matin nous impose
le maintenant et l'ici
Elle installe l'immobilité des heures
l'éternité de l'instant
- la seule qui nous soit donnée -
et l'éphémère des choses quotidiennes*

*C'est le temps d'entrer en patience
de se mettre en attente du secret
- le plaisir de l'attente -
dont tu pressens pourtant
que jamais tu ne sauras le décrypter*

Maillet Marcel

PAGES DE MES AMIS POETES



Le « prix de poésie Jean- Vincent Verdonnet » organisé par la Société des Auteurs Savoyards et Le Cercle des Poètes Retrouvés a été remis le 29 octobre 2022 à Vétraz-Monthoux .

*Le 1er prix de poésie classique a été attribué à Monique-Marie Ihry.
Deux textes de MM Ihry.*

Le ciel indifférent

**Indifférent, le ciel se moquait de la guerre
Contrainte par le joug d'un grand cœur barbelé.
Sur le Danube en feu : le soir démantelé.
L'hiver règne en Ukraine, il n'est point de naguère...**

**Dans l'horizon flétri tel un vieux reliquaire
Rongé par les cirons, l'étoile a chancelé
Se frayant un passage en l'éther morcelé
Par un torrent d'obus, dans un envol précaire.**

**Sur le Pickuy*, l'écho d'un long gémissement...
De valeureux soldats, leur lutte... atrocement...
Dans leur cœur dissipé : le cri d'une victoire !**

**Des femmes, des enfants, dans les trains fugitifs
S'enfuyaient de concert vers des lieux relatifs,
Espérant contenir le brasier de l'Histoire...**

** montagne d'Ukraine*

Un joyau sur mon cœur

Une larme d'évade et coule sans tabou.
J'imagine ta main la gommant, douce et sage.
La perle, lentement, tombe sur mon corsage,
brillante, elle apparaît tel un bijou.

Etouffant la douleur éclore au nid de l'âme,
Je te suppose là, lové contre mon sein,
Composant un verset de tendresse à dessein,
Modulant ce chagrin qui se fane et se pâme...

Cependant, je péris d'un excès de langueur,
D'un puissant vague à l'âme adoubé de détresse,
Mais tu viens me rejoindre et ta délicatesse
Opère comme un baume, un joyau sur mon cœur ...

Monique Marie Ihry

Le 1er prix de poésie libre a été attribué à Jean-Philippe Strobel.

Ci-dessous deux textes tirés de son recueil « D'un caillou à l'autre sur les chemins de Compostelle et d'ailleurs »

Traces

**Dans la boue fraîche du chemin
Un homme est passé ce matin**

**Voici l'empreinte d'un marcheur :
On lit une marque à l'envers
Moulée dans le gros caoutchouc
De la semelle à lourdes côtes ;
Quelqu'un m'a précédé ici.
Il n'est pas loin devant, sans doute
Cette silhouette incertaine
Tremblant là-bas sur l'horizon ?**

**Dans la boue fraîche du chemin
Un homme est passé ce matin**

**Voici des cailloux déplacés
Par on ne sait quel pas pressé
Traçant sa route à coups de pieds.
Est-ce un ami que j'ai manqué ?
Peut-être et-il passé lundi,
Pourrai-je encore le rejoindre ?
Et si l'on a le même but
Le saluerai-je mieux là-bas ?**

**Dans la boue fraîche du chemin
Un homme est passé ce matin.**

**Voici encore d'autres traces
Bien embouties, ou bien légères ;
la terre foulée, piétinée
Supporte tous ces témoignages.
Terre qui conserve en mémoire
La foule humaine qui chemine,
Est-ce qu'un pied posé ici
Crée du bonheur ailleurs sur terre ?**

...

Dans la boue fraîche du chemin
Un homme est passé ce matin.

Les gens d'Apollo sur la lune
Ont eux aussi gravé leurs pas
Mais solitaires, permanents,
Ils ne nous mènent nulle part.
Sur terre au moins dans la poussière
C'est l'humanité qui s'imprime
Et ne laisse jamais tout seul
Le pauvre voyageur perdu.

Dans la boue fraîche du chemin
Un homme est passé ce matin.

Multitude toujours en route,
Sans s'arrêter, sans se lasser
Sous le regard clair du soleil
Progresses en forçant son destin.
Et moi j'avance entre ces marques
Toutes tournées vers l'infini.
Dans les débris du temps qui passe
Mes deux pieds laisseront-ils trace ?

Dans la boue fraîche du chemin
Je m'en vais marcher ce matin.

Me voici de retour

Me voici de retour

**Apprendre un chemin qui vaut le départ, qui mène vers
un meilleur ailleurs**

**Apprendre l'essentiel et le superflu, conserver l'un,
abandonner l'autre**

Saluer la beauté dans l'œuvre des hommes

Découvrir des gens que l'on n'aurait jamais rencontrés

Ecouter des langues que l'on n'a jamais entendues

Aimer le bord de la route, les paumés, les victimes

Au-delà des apparences, chercher la réalité cachée

Savourer la musique qui naît d'une rencontre

Offrir sa souffrance en prière à ceux qu'on aime

Accepter l'imprévu

Marcher les yeux fermés jusqu'à tomber

Résister à l'envoûtement de la montagne

Découvrir l'austérité et l'humilité

Partager avec ses frères humains

**Par tant de respect et tant de gratitude, trouver son
chemin, son propre enrichissement, la propre guérison
de ses secrètes blessures**

Tout endurer, tout supporter

Repousser toute les limites

Atteindre le bonheur sans s'attarder au plaisir

J'ai appris tout cela

Me voici de retour

Une autre vie commence

A moi d'œuvrer

Et maintenant écoutez-moi me taire

Jacques-Philippe Strobel me pardonnera une petite digression. Son recueil s'inscrit dans la longue liste des livres dans lesquels, au cours des siècles, des marcheurs, depuis Aimery Picaud et son « guide du pèlerin », ont rapporté leur pérégrination vers Compostelle. De « Priez pour nous à Compostelle » de Barret et Gurgand, à « En si bon chemin vers Compostelle » de mon ami Léo Gantelet, en passant par « Les mille étoiles de Compostelle » de Henri Vincenot, j'en ai lu plusieurs avec intérêt et ... avec plaisir. Deux de ces livres pourtant m'ont inspiré quelques réserves : « Le pèlerin de Compostelle » de Paolo Coelho et « Immortelle randonnée » de Jean-Christophe Rufin.

Le pèlerin de Coelho - son livre est un roman - termine son cheminement... en car ! Les bras m'en tombent. Comment quelqu'un qui a parcouru à pied mille kilomètres peut-il monter dans un car quand il est tout près du but ? Je prends à témoin mes amis marcheurs, Léo, Denise, Marie-Mad.... Aurai-ils accepté de monter dans un car pour effectuer les derniers kilomètres du chemin ? Je le crois psychologiquement impossible.

Je ne pardonne pas à Jean-Christophe Rufin ses commentaires concernant les pèlerins cyclistes. « ...les pèlerins appartiennent à deux catégories qui ne communiquent guère : les marcheurs et les cyclistes. On reconnaît ces derniers à leur maillot. Ils portent parfois jusque dans les bureaux leurs bizarres chaussures à cale-pied. Ils sont bronzés, épilés et arborent sur le front des lunettes profilées. En les voyant à côté du marcheur au long cours, souvent hirsute et déguenillé, on a l'impression d'assister à la rencontre de Jean Valjean avec Alberto Contador . » (p.264 de l'édition de poche) Le maillot, les chaussures à cale-pied : monsieur Rufin ne trouve probablement pas anormal , lorsqu'il pratique l'alpinisme, de porter vêtements et chaussures convenant à cette discipline. Avec trois compagnons, nous avons parcouru à vélo les 1800 kilomètres de route qui d'Annemasse à Compostelle suivent le camino frances. Nous étions bronzés. Les marcheurs le sont aussi. Nous n'étions pas épilés. Nous ne portions pas des lunettes profilées. Nous ne nous prenions pas pour Contador. Le modeste cycliste qui a franchi les monts d'Auvergne, les cols pyrénéens et les ports de Gallice connaît ses limites et ne se prend pas pour Contador. J'ajoute que nous avons rencontré quelques marcheurs ; ils n'étaient ni hirsutes ni déguenillés et aucun ne nous a rappelé, en quoi que ce soit, la figure de Jean Valjean.

MES PAGES



Les textes ci-dessous sont tirés du recueil « J'irai jusqu'à cette échancrure », prix d'Estieugues 2023

**La lumière déchiffre une à une
chaque feuille de la scolopendre
A l'écart de la sente
le sous-bois dissimule des lueurs d'ombre
et la fougère initie le questionnement**

Sur le lac

**A l'avant de chaque vague
brûlent des poussières d'énigme
que la mouette enlève d'un battu d'aile**

**Dans les combes de l'âme
s'installe le bief d'une mélancolie
que n'apaiseront
ni l'ossuaire des galets blancs
ni l'indifférence de la falaise**

Meillerie Sentiers des bacounis

**Pour quel cérémonial
quel sacrifice
la hache falquée de l'hirondelle ?**

**Pour quelle célébration
de quelle haute geste
le lent tournoi de la buse bondrée
dans un ciel ensemencé d'oiseaux ?**

Dans cet espace étroit
entre la stèle de l'églantier
et le mur dressé de pierres sèches
l'impression d'une présence
qui tremble
d'une immobile palpitation

et qui s'effacera
sans laisser trace autre que dans l'âme
cette émotion qui rebat les cartes
et se contentera désormais
du parfum d'une fleur
ou du chant de la mésange bleue
à la fenêtre de l'érable

Une lumière grise
élargit le lac à l'infini
accueillant une mélancolie
que rythme le clapotis mélodieux de la vague
aux galets de la rive

Ailes en croix sur la roche erratique
le cormoran
Il signe
l'étrange beauté de l'instant
l'heure
en attente de l'éternel

**Il a mis son âme
à l'abri de la mélancolie**

Il veut désormais ne menuiser que le désir

**Il en recueillera la blessure
et les prémices de la joie**

**Une lumière dorée
ruisselait entre les fûts
Le diamant de l'instant
brillait dans l'écrin du silence**

**Il allait à la rencontre de l'invisible
afin de préparer son âme à l'au-delà
Il savait que de toujours
étrangère au temps mesuré
elle appartient à l'éternité**

**Hautes vestales de verdure
les fougères berçaient le vent
Les tavelures du soleil marquetaient
le tapis des feuilles mortes**

Marcel Maillet



Bernard **M**
graphisme